

Chapitre 2



Je garde aujourd'hui l'impression que cette scène a duré longtemps. En réalité, les enquêteurs ont estimé que l'agression s'est déroulée en moins de deux minutes. Au moment où les gendarmes sont passés sous le poirier, je m'étais recroquevillé au fond de ma cabane, les yeux fermés, les bras serrés autour de mes genoux.

Il pouvait arriver n'importe quoi dans la rue ou dans le jardin, je n'entendais plus rien. D'un seul coup, c'était comme si j'avais perdu le contact avec le monde. Seule, la séquence du coup de pied en plein visage défilait en boucle

dans ma tête, au ralenti et, à chaque passage, des détails nouveaux m'apparaissaient.

J'ignore combien de temps je suis resté prostré dans cette position. Je sais seulement que mon père m'a ramené dans la maison en me portant dans ses bras. Un médecin est venu me faire une piqure. On m'a couché.

« Je vais rester avec toi », m'a dit maman en s'asseyant près de mon lit.

Elle m'a pris la main et a continué à me parler à mi-voix.

Petit à petit, je me suis apaisé et je me suis endormi. Sans doute la piqure faisait-elle de l'effet.

Mais, au milieu de la nuit, l'image de la grosse godasse militaire a surgi à nouveau dans un cauchemar horrible. J'ai revu le regard jaune de l'agresseur et je me suis réveillé en sursaut, suffoquant de terreur. J'ai essayé de me raisonner, de me dire que ça allait passer ; rien à faire : dès que je fermais les yeux, le même cauchemar revenait. J'avais peur de me

rendormir et je sentais bien que le calmant qu'on m'avait administré ne faisait plus d'effet.

J'ai fini par rallumer la lumière. Mon radio-réveil indiquait 23h17. J'ai sauté du lit et j'ai couru rejoindre mes parents. Ils lisaient dans le salon. J'ai éclaté en sanglots et j'ai lâché dans une éruption de hoquets tout ce que j'avais vu.

Le lendemain était un dimanche, pourtant la nouvelle s'était répandue dans la ville dès la première heure. Le pompier avait été transporté dans un hôpital parisien. Il était entre la vie et la mort, plongé dans un coma profond. On n'en savait pas davantage.

« Vous vous rendre-compte ? S'attaquer à un homme qui était là pour soigner les blessés !

— S'il s'agissait de voyous entre eux, on pourrait encore comprendre, mais un pompier !

— Une violence pareille, c'est ... »

Les gens étaient consternés et ne trouvaient pas de mots pour qualifier cette agression.

Dans la matinée, une équipe de télévision est venue dans notre rue et a filmé le trottoir où

subsistaient les éclats de verre du pare-brise de l'ambulance et une énorme tache de sang noir. Au journal de 13 heures, au cours du reportage, un journaliste a interviewé les médecins qui s'occupaient du pompier à l'hôpital : ils ne pouvaient pas se prononcer sur ses chances de survie, elles leur semblaient très minces. Puis un commissaire de police a expliqué que l'enquête était ouverte mais que, malgré les moyens exceptionnels mis en œuvre, l'agresseur n'avait pas encore été identifié. Aucun témoin ne s'était signalé et le policier ne cachait pas que, dans ces conditions, il serait particulièrement difficile de retrouver le coupable.

Moi, après la nuit épouvantable que je venais de passer, je flottais. Je ne savais plus si les images qui tournaient dans ma tête relevaient du cauchemar ou de la réalité. Il m'a fallu beaucoup de temps pour que mon esprit redevienne clair. J'étais donc le seul à avoir assisté à l'agression et à avoir vu le voyou de près.

« La femme du pompier, a dit mon père au milieu du repas, est caissière dans la supérette de la place Saint-Georges. »

Ma mère a voulu le faire taire.

« Michel, tu ne devrais pas ... »

Elle était inquiète. Cette nuit, j'avais piqué une sorte de crise de nerfs qui m'avait donné de la fièvre et elle redoutait une conversation qui risquait de me replonger dans le même état. Mon père, lui, guettait mes réactions. Mais je me sentais calme, maintenant, presque soulagé. La crise de la nuit m'avait permis de partager avec mes parents le poids d'un fardeau beaucoup trop lourd pour moi seul. Il a mis sa main sur celle de maman, a fixé son regard bleu dans ma direction et a poursuivi :

« Son petit garçon a neuf ans. Il est en CM1 à l'école Pablo-Picasso... »

Je n'ai pas été long à comprendre, sans doute à cause de l'image de ce petit garçon à peine plus jeune que moi qui devait trembler pour la vie de son père en ce moment. Papa voulait me faire prendre conscience que j'étais

l'unique témoin, la seule personne qui pouvait reconnaître l'agresseur. Pourtant, lui aussi craignait que la perspective d'un témoignage me rende malade. Je l'observais à mon tour. Il était devant moi, fort, droit, et je pouvais lire dans ses yeux bleus : « Compte sur moi, Vincent, je te soutiendrai. »

C'est à ce moment que j'ai pris ma décision :

« D'accord. Je raconterai tout ce que j'ai vu à la police. »

Au commissariat, on m'a écouté sans m'interrompre une seule fois. Je n'ai oublié aucun détail. Les deux ambulances, l'irruption des voyous, les manches d'outils, le pompier arraché de son siège, les coups, l'arrivée des gendarmes, le formidable coup de pied dans la tête, l'apparition de l'agresseur sous mon arbre ... Je donnai un portrait très précis du voyou. Il n'était pas resté très longtemps sous mon poirier, mais son image était gravée en moi avec une précision extraordinaire. À la fin, un policier m'a demandé :

« Tu sais ce que c'est qu'un portrait-robot ?

— Oui.

— Crois-tu que tu pourrais aider nos spécialistes à dresser celui de cet individu ?

— Oui. Je veux bien essayer. »

On est sortis du bureau et il nous a emmenés dans une salle informatique où se trouvaient plusieurs hommes, dont un petit moustachu qui parlait avec un accent du Sud très prononcé. A chaque fois qu'il ouvrait la bouche, on aurait dit qu'il allait chanter en italien.

« Le crâne, tu as dit rasé ?

— Non, pas vraiment rasé, plutôt tondu.

— Les sourcils ?

— Très épais et très bruns. Ils se rejoignent...

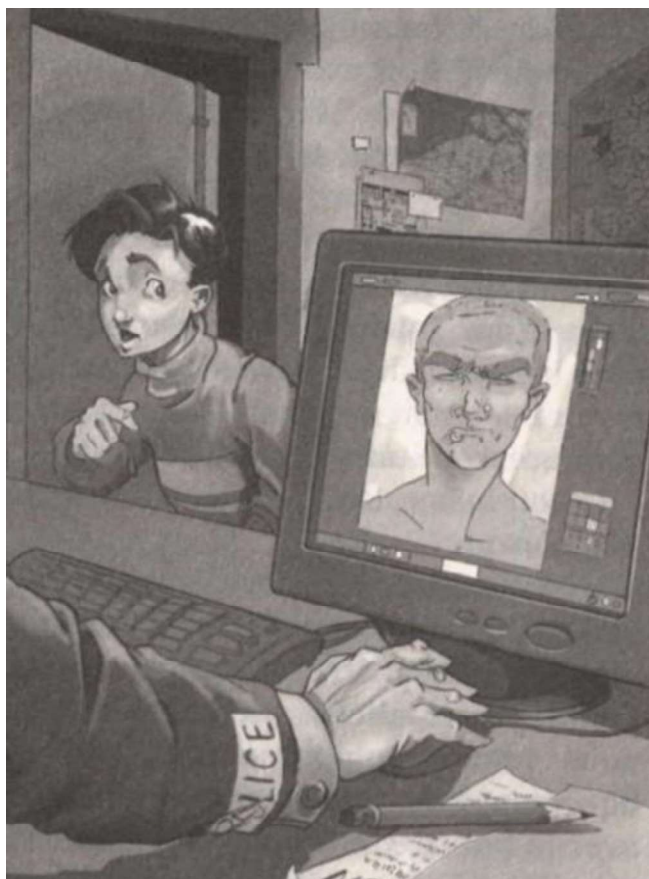
— Le nez ?

— Aplati et large, comme celui d'un boxeur.

— La bouche ?

— Assez mince, avec deux piercings entre le menton et la lèvre du bas. Deux piercings aussi sur chaque narine. Des petits anneaux d'argent.

— La mâchoire ? Le menton ? »



Sur l'écran de l'ordinateur, un visage se dessinait petit à petit. En fonction des indications que je donnais, le moustachu apportait des corrections, modifiait une forme, retouchait une couleur. Nous avons passé beaucoup de temps sur les yeux.

« Plus petits, plus rapprochés. Marron clair, noisette avec un reflet jaune...

— Plus jaune ?

— Oui, comme ça. »

Au bout d'une heure, même si ce portrait restait raide et figé, il était très ressemblant. Je n'arrivais pas à préciser davantage ; les mots sont assez impuissants pour décrire certains détails extrêmement fins.

« C'est le Vieux-Port photographié en plein soleil ! s'est exclamé le moustachu avec son accent marseillais. Avec ça, on va te l'identifier vite fait ! »

Nous sommes rentrés à la maison. Papa ne disait rien, mais il me serrait très fort la main. Je devais avoir l'air un peu ridicule, mais je m'en fichais. J'avais besoin d'être rassuré. Maman me tenait l'autre main et sa douceur me faisait chaud au cœur.

Le soir même, trois policiers sont venus à la maison.

« Nous disposons évidemment des photos du fichier central, a expliqué celui qui me semblait

être un commissaire en posant une mallette sur la table. Mais nous photographions aussi systématiquement les affrontements et les heurts avec la police. Certaines ont été faites ailleurs, à des dates antérieures. »

Il a ouvert sa mallette.

« Nous les avons triées et nous en avons sélectionné quelques-unes. Vincent, nous allons te les montrer une par une. Tu nous diras si tu reconnais l'homme qui a frappé le pompier. D'accord ? »

J'ai fait « oui » de la tête et la présentation des photos a commencé.

« D'abord celles du fichier, a annoncé l'un des deux lieutenants en avançant une sorte de photo d'identité de grand format. Est-ce lui ?

— Non.

— Et là ? demanda-t-il en m'en présentant une seconde.

— Non plus ... »

Sur tous les visages, les sourcils se rejoignaient au-dessus d'un nez de boxeur. Mais,

malgré les piercings et les crânes tondu, aucune ne correspondait au portrait de l'agresseur.

J'ai éliminé comme ça une douzaine de clichés, puis le lieutenant en a sorti un qui m'a tiré un frisson. Ce reflet jaune dans le regard marron... inoubliable.

« Oui, c'est lui ! »

Le commissaire a alors fouillé dans la mallette et a ouvert une pochette dont il a sorti plusieurs photos. Toutes représentaient le même homme. Même si certaines le montraient avec des cheveux plus ou moins longs ou sans ses piercings, c'était bien lui. Il n'y avait aucun doute. Le commissaire a noté quelques lignes sur son carnet.

« Maintenant, poursuit un lieutenant, tu vas regarder ces photos prises hier pendant les bagarres. Sur chacune d'elles, on voit plusieurs personnes. Est-ce que tu le reconnais sur celle-ci ? »

La première avait été prise sur place, devant l'entrée du stade. Un téléobjectif très puissant avait été utilisé et on voyait en gros plan

plusieurs types qui se tapaient dessus à coups de poing. J'ai tout de suite repéré l'agresseur. JE l'ai désigné du doigt.

« Il est là !

— Et sur celle-ci ? »

On m'a présenté une douzaine de photos. Sans hésitation, je l'ai reconnu sur dix d'entre elles. Aucun doute, c'était bien lui.

« Dans moins d'une heure, on connaîtra son nom et son adresse, a conclu le commissaire en refermant la mallette. Merci. Sans toi, il avait toutes les chances de nous échapper. »

Le lundi matin, avant de nous conduire, maman au bureau et moi au collège, mon père a acheté le journal. Je finissais mon petit déjeuner dans la cuisine quand il est revenu.

« Il est arrêté, a-t-il annoncé en dépliant la première page et en montrant le gros titre : *L'agresseur des pompiers est en prison*. Par contre, a-t-il ajouté, s'il a reconnu avoir participé aux bagarres, il nie être l'agresseur du pompier. Il affirme qu'il n'est pas passé dans la rue et qu'il n'a jamais vu d'ambulances en stationnement. »

Il était huit heures moins le quart. Il fallait que nous partions. On a roulé en silence.

Devant le collège, j'ai embrassé maman. Au moment de refermer la portière, elle m'a attrapé le bras et m'a murmuré une phrase qui m'a surpris :

« Surtout, mon chéri, pas un mot de cette histoire. À personne. »